

RAX RINNEKANGAS

# LE JUIF ÉGARÉ

roman

Traduit du finnois par  
JOHANNA KUNINGAS  
en collaboration avec  
PATRICIA DUEZ

PHÉBUS

OUVRAGE TRADUIT AVEC LA COLLABORATION  
DU FILI (Finnish Literature Exchange)



Titre original:

*Kadonnut juutalaispoika*

© Rax Rinnekangas  
Lurra Editions, 2008

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2013

I.S.B.N. : 978-2-7529-0770-7

*Je suis conscient d'avoir été en position privilégiée : j'ai vu le visage monstrueux du siècle passé, j'ai regardé Gorgone dans les yeux et, pourtant, j'ai pu poursuivre mon chemin... Si, après avoir vécu tout ceci, on me demande ce qui me maintient en vie ici-bas, je réponds sans aucune hésitation : l'amour.*

IMRE KERTÉSZ



# LE PHOTOGRAPHE



Aujourd'hui, je commence l'écriture de mon roman. Chaque être humain, quels que soient son sexe, ses origines, sa classe sociale, est unique, et c'est par son existence, ses pensées et ses actes qu'il acquiert de l'importance – ceci est une évidence pour moi. C'est pourquoi, dans un premier temps, je vais m'atteler à définir la vie et la personnalité de chacun de mes trois personnages.

Ce sont des êtres fictifs, bien sûr, je les ai créés et je les manie à ma guise. Mais les trois ont un lien particulier avec une tragédie historique, bien réelle, que nous connaissons tous – la Shoah –, et cela peut participer à leur vraisemblance. Ils n'en demeurent pas moins pour moi des êtres imaginaires, car ils ne sont en aucune façon liés à ma propre vie. Est-ce si sûr, d'ailleurs ?

Ma situation actuelle est très claire et d'une grande simplicité. Je n'ai ni rêves, ni famille, ni enfants. Je travaillais avant dans un lieu qui ne mérite pas d'être décrit. Je ne suis pas enclin à la prétention et je ne suis pas d'humeur changeante. Je me suis obligé à la sérénité, et à force de volonté j'y suis parvenu. Je crois à l'autodiscipline. Je vis dans un deux pièces, que j'ai hérité de ma mère, dans une ville qui ne signifie rien pour moi. Et depuis que je suis tombé malade, il y a bientôt sept mois, je ne sors plus de chez moi.

Ce que je dois d'abord définir, dans ce premier jet d'écriture, c'est le cadre dans lequel mon personnage – le photographe – évolue. C'est un artiste d'âge mûr, qui a beaucoup voyagé et photographié, vécu de nombreuses expériences et exposé dans de nombreux pays. Jeune d'esprit, d'un caractère optimiste, il est loin de vivre en reclus, comme je le fais moi-même. Il vit seul, dans la capitale de notre pays, et cela lui plaît – certaines personnes qui vivent seules finissent en effet par apprécier leur solitude. Il a pris l'habitude, au cours de ses voyages, de fixer ses interlocuteurs dans les yeux, et il ne se sent aucunement incommodé par le malaise qu'il provoque ainsi chez eux. Je ne dirai rien d'autre à son sujet, je ne préciserai pas, par exemple, s'il a les cheveux châtain ou bruns, s'il est mince ou maigre. Ce type d'informations n'a que peu d'importance dans son cas.

En revanche, le décor de son appartement présente de l'intérêt. Ou, plus exactement, un détail de ce décor – trois photographies, accrochées au-dessus d'un grand bureau sur lequel traînent de banals outils de photographe, des boîtes de diapositives, des pinceaux. Ce sont des photos en couleurs, aux teintes passées, de mêmes dimensions et encadrées de manière identique. Sur la première on voit quelques baraquements dans la brume, au milieu d'un pré. Sur la deuxième, une ferme à peine perceptible dans un paysage recouvert d'un épais brouillard. Et, sur la dernière, placée au milieu des deux autres et prise de loin, on voit une femme noire, sur un chemin envahi par la brume, qui tient dans les bras un nourrisson à la peau plus claire. Ces photographies ont été faites dans des pays aux réalités bien différentes. Néanmoins, elles constituent une série. Comme si elles traitaient d'un seul et même sujet. Un sujet invisible. Elles ont été prises par le photographe et sont devenues pour lui les objets d'un rituel : matin et soir, quand il est chez lui, il prie devant elles.

Aujourd'hui, il exécute ses tâches matinales dans un ordre inhabituel. Tout juste réveillé, il prépare ses bagages, avant de se laver ou de prendre son petit déjeuner. Irrité, troublé,



il met dans un compartiment de sa valise son appareil photo et des pellicules, puis, dans un autre, quelques vêtements et sa trousse de toilette. Il plie le pied de son appareil photo et le glisse dans son étui. J'ignore comment il explique sa conduite. Est-ce parce qu'il a mal dormi? Ou à cause du livre d'Auguste Friela qu'il a lu la veille au soir? Quoi qu'il en soit, il se sent contrarié. Il faut que je respecte mes habitudes, sinon je suis déstabilisé, se dit-il lorsqu'il réalise qu'avant de faire sa valise, il aurait dû se doucher, s'habiller, se préparer du muesli et une omelette, sortir du placard le jus d'orange, le pain et le fromage, et prendre son petit déjeuner dans le calme, tout en écoutant de la musique classique. Il ne saisit la véritable raison de son malaise qu'au moment où, fraîchement sorti de la douche, il s'assoit à table : il a complètement oublié de prier.

C'est bien la première fois que cela lui arrive. Et il commence à pleurer, mais sans verser une larme, selon lui les larmes sont indécentes, même quand on est seul. Par l'embrasure de la porte, il fixe les photos à l'autre bout de son appartement, certain que sa vie vient de basculer. Suis-je mort? s'interroge-t-il. Et même si je suis toujours vivant, il n'est pas sûr que je sois encore tout à fait le même qu'avant? Dois-je alors accueillir, l'esprit ouvert et sans préjugés, cette nouvelle vie qui a succédé à ma mort intérieure? Immédiatement, il prend conscience de la pauvreté de sa réflexion et, profondément agacé, se concentre sur son repas. Mais il ne reste plus rien de son sentiment de quiétude, et ses habitudes ont volé en éclats. Son oubli le laisse inconsolable.

Je ne sais pas encore ce que je lui ferai faire après. Ce que je sais, c'est que vers neuf heures et demie, il sort de son appartement et emprunte la rue principale de son quartier. Il se rend dans un musée d'art contemporain pour un rendez-vous, avant son départ plus tard dans l'après-midi. Je ne dirai rien de l'architecture art nouveau de son quartier, n'indiquerai aucun détail concernant les constructions d'époque, malgré l'intérêt que j'y porte. Je préfère continuer à le suivre. Plongé

dans ses pensées, il marche dans cette rue, pavée et printanière, jusqu'à un rond-point qu'il traverse, puis il entre dans un parc proche du centre-ville, où il aperçoit une femme.

Je n'ai pas une idée bien précise encore de ce à quoi ressemble cette femme. C'est le deuxième personnage de mon roman et elle prendra de l'importance plus tard. Pour le moment, je me contenterai de dire que c'est une étrangère, qu'elle est mince, brune, avec des traits fins, et nettement plus jeune que le photographe.

La tête baissée, elle s'appuie d'une main contre le mur en angle d'un des bâtiments du parc. De l'autre main, elle serre un sac en cuir sur son manteau marron. Ses cheveux, mi-longs et relâchés, cachent son visage. En dépit de cela, le photographe comprend qu'elle pleure, désespérément et en silence.

Quelqu'un d'autre que lui serait déconcerté de voir une femme à l'apparence soignée pleurer ainsi en pleine journée. Mais pour lui c'est différent, il a été témoin, au cours de ses voyages, d'états émotionnels très divers. Il observe donc avec curiosité la jeune femme qui se tient à environ dix mètres de lui, et se dit qu'elle doit être espagnole ou italienne. Il fait un pas vers elle, comme s'il avait l'intention de lui venir en aide, puis s'arrête, hésitant, avant d'avancer encore d'un pas. Subitement, prenant conscience de sa présence, elle s'alarme, se redresse et passe à côté de lui sans le regarder, se dirigeant vers le centre du parc, où il ne semble y avoir personne.

Le photographe la voit s'asseoir bien droite sur le premier banc qu'elle trouve, et poser ses mains fines et son sac sur ses genoux. Elle garde les yeux rivés au sol, comme si elle était en train de réfléchir. Malgré cette position censée la mettre à l'abri des regards, il sait qu'elle pleure intérieurement, sans larmes, tout aussi bouleversée qu'un instant auparavant.

Cette image ne le lâche pas jusqu'au musée. La jeune femme n'avait pas un chagrin ordinaire, elle pleurait pour une raison, apparemment, extrêmement douloureuse, à cause d'un drame qu'elle venait juste de subir sans doute. Elle était

plus qu'émue, elle était en état de choc. Il n'est pas intervenu, parce que *cela ne le regardait pas*. Et voilà que pendant l'heure de son rendez-vous, il ne cesse de penser à elle, se reprochant son attitude passive.

N'ayant parmi mes connaissances ni conservateur ni directeur de musée, je ne peux parler que superficiellement des deux hommes avec lesquels le photographe a rendez-vous. Je me bornerai à mettre l'accent sur leur comportement détendu, à indiquer qu'ils se montrent un brin trop affables, mais agréables. Tous les trois partagent d'abord un café dans le bureau du directeur en discutant des détails de l'exposition du photographe, *Shoah*, dont l'inauguration est prévue en septembre. Ils attendent un représentant d'une maison d'édition, qui doit leur apporter un devis pour le catalogue. Le photographe, incapable d'oublier la jeune femme, ne parle que très peu. Il propose seulement que dans deux des salles au moins, soit diffusée, à très faible volume, une musique juive ancienne, et que deux panneaux explicatifs, éclairés par des projecteurs, soient placés à des endroits plongés dans l'obscurité. Ce que le directeur et le conservateur acceptent volontiers. Le représentant de la maison d'édition entre alors dans la pièce. À sa grande surprise, le photographe le reconnaît. Il savait, bien sûr, que son cousin Rafael (le troisième personnage de mon histoire) travaillait dans cette maison, mais pas dans le domaine du livre d'art – cela, il l'ignorait.

Il réussit à peine à saluer cet homme débordant de santé, blond et tout sourire, qu'il n'a pas vu depuis dix ans. Rafael le présente comme un proche parent, et le directeur et le conservateur s'étonnent en souriant de la petitesse du monde. «Vous allez donc nous proposer un devis très intéressant», dit le conservateur, et tous les trois rient. Rafael précise qu'il travaille en fait dans le domaine de la littérature étrangère. S'il a décidé de leur apporter ce devis, c'est juste parce qu'il devait se rendre à une réunion et que le musée se trouvait sur son chemin. À aucun moment le photographe n'adresse de regard à son cousin, pour qui il éprouve un profond mépris.

Bientôt, le conservateur et lui abandonnent les deux autres pour descendre dans l'espace d'exposition. En parcourant les différentes salles, ils font le point une nouvelle fois sur le nombre et les dimensions des photographies qui seront exposées. L'événement à venir les enthousiasme tous les deux, et ils tombent d'accord sur tout. De retour dans le hall du musée, ils prennent congé l'un de l'autre.

Le photographe n'est pas content. La rencontre avec son cousin a rouvert en lui une vieille blessure, lui remémorant qu'il n'y a pas d'équation possible entre pardon et haine. Bien que cet homme lui ait été très cher dans sa jeunesse, leur rupture actuelle lui paraît sans appel. Alors qu'il était étudiant, Rafael avait commis, à dix-neuf ans, un acte loin d'être anodin – un acte par lequel il avait manqué à la morale et au respect d'autrui. C'est ce qui avait détruit la confiance qu'il avait en l'humanité de son cousin. Les miens n'auraient jamais agi ainsi, se souvient-il d'avoir pensé. Un tel acte est tout simplement inconcevable pour nous – pour notre communauté, comme pour chaque individu qui la compose.

Tout en maudissant son cousin, il descend l'avenue jusqu'au parvis de la gare centrale. À ce moment-là, le souvenir de la femme étrangère resurgit dans son esprit – tout occupé pourtant par son projet d'exposition et sa rencontre avec Rafael. Il se sent comme angoissé, oppressé. Et voilà qu'il a besoin de savoir si elle est toujours dans le parc. Il traverse la place en courant, puis emprunte une petite rue ombragée qui y mène.

Essoufflé, il arrive devant le banc sur lequel la femme était assise, en pleurs. Elle n'y est plus. Sous des arbres derrière, un jeune couple débraillé, à l'air fatigué, s'embrasse avec passion, mais la femme, elle, est partie – cette inconnue dont le comportement l'a profondément touché.

Je ne suis pas sûr de savoir bien traduire ce que le photographe ressent à cet instant, il ne s'agit encore que d'une ébauche de sentiment – et non d'un sentiment clair et intense –, à laquelle il a pourtant décidé de s'accrocher (parce

qu'il a oublié de prier pour sa femme et son fils, le matin même). Avant cela, il avait l'impression d'être mort. Cette étrangère, la douleur et le choc exprimés par son corps l'ont ramené à la vie. Du moins éprouve-t-il de nouveau de l'intérêt pour la vie d'autrui. Voilà pourquoi il veut absolument aider cette femme.

Mais elle a quitté le parc. Peut-être est-elle rentrée à son hôtel? Comme elle est étrangère, cela paraît plausible; il est à présent persuadé qu'elle est espagnole, sans vraiment savoir pourquoi. Déçu de l'avoir manquée, il reprend le chemin de chez lui – où il doit passer récupérer sa valise avant de se rendre à l'aéroport en taxi.

Sans presser le pas, il traverse le rond-point et s'engage dans la rue qui conduit à son appartement. C'est alors que, quelques dizaines de mètres devant lui, il aperçoit la femme espagnole qui avance dans la même direction que la sienne.

Est-ce bien crédible qu'elle se trouve là à ce moment précis, ou qu'elle ait choisi de passer par cette rue? Je répondrai que oui. Je crois en effet qu'une personne ayant subi un choc a besoin de se poser pendant au moins une heure avant de réussir à bouger. Et puis en étudiant le plan de ce quartier, j'ai aussi pu constater que cet itinéraire était le plus naturel à prendre pour elle – compte tenu de l'endroit où elle se rend. Le photographe – qui ignore mes réflexions – est, lui, très surpris de la revoir là, dans sa rue. Peut-être sa surprise est-elle un rien exagérée.

Se sentant revigoré, comme s'il avait aperçu dans la foule un ami perdu de vue depuis longtemps, le photographe accélère le pas, parvenant à s'approcher de la femme au carrefour suivant. Le soleil est alors presque au zénith. Elle se dirige vers une ruelle pavée qui descend sur la droite. Il la suit sur le trottoir d'en face.

Trois pâtés de maisons plus loin, elle s'arrête brusquement devant un immeuble somptueux, art nouveau. Elle lit les noms sur l'interphone, hésite un instant avant d'appuyer sur une sonnette, la tête posée contre le mur du porche. Le

photographe sort alors un petit appareil photo qu'il emporte toujours dans la poche intérieure de sa veste. Il le met en marche, lève le viseur devant son œil, fait la mise au point, et quand la sonnette retentit, il lâche un petit cri.

La femme se retourne, en pleurs, et le photographe appuie sur le déclencheur. L'obturateur réagit et l'objectif capture le portrait d'une femme espagnole inconnue, victime d'un drame, quelques heures auparavant. Un visage noble aux pommettes saillantes et aux arcades sourcilières proéminentes, des yeux aveuglés par des larmes de désespoir. Elle disparaît aussitôt à l'intérieur du bâtiment.

Le photographe baisse son appareil, non sans un certain dégoût. Honteux de son comportement digne de celui d'un paparazzi, il repart vers chez lui. Mais très vite, se souvenant de son oubli du matin et de l'angoisse que cela a provoqué en lui, il réussit à se ressaisir. Son appareil en poche, il retourne jusqu'à l'immeuble étudier les noms sur l'interphone.

Il n'y en a que deux, ceux de deux instituts de littérature dépendant du ministère de la Culture.

Le photographe pourrait alors se précipiter à l'intérieur, rattraper la femme dont l'état l'inquiète, l'aborder et l'interroger sur les raisons de son étrange comportement. Malheureusement, il est bien trop inhibé pour agir ainsi. En plus, ce serait néfaste pour le développement de mon récit. Je décide donc qu'il se contente de lire les noms indiqués sur l'interphone.

À mon retour de Pologne, se dit-il, j'irai me renseigner auprès de ces instituts et, grâce à ma photo, j'obtiendrai des informations sur elle.

Je le laisse se fier à son intuition. Que pourrait-il faire d'autre d'ailleurs, le temps presse. Il doit se dépêcher de passer chez lui, puis de partir pour l'aéroport.

Depuis deux semaines, je ne travaille plus sur mon manuscrit. Et ce pour une raison évidente : j'ai dû subir des examens cérébraux.

À l'hôpital, de nombreux médecins habillés en blouse blanche se sont assis autour de mon lit. Des électrodes ont été plaquées partout sur mon corps, avec des fils reliés à des machines, et un projecteur a été braqué sur mes yeux. Les médecins m'ont posé des questions sur mes états d'âme. J'ai tâché de leur expliquer mon attitude face à la vie, à la réalité qui m'entoure, mais cela n'a provoqué que silence et regards étonnés. Et comment aurait-il pu en être autrement ? *Ma réalité* n'appartient qu'à moi.

Aujourd'hui, samedi, avant de reprendre mon travail d'écriture, j'ai passé toute la matinée sur ma chaise, les yeux fermés. Trois heures dans un état qui, je crois, plane au-delà des nuages, à onze mille mètres d'altitude. J'ai ainsi pu analyser les sensations éprouvées lors de toutes ces visites médicales.

Et retrouver aussi ma sérénité, sans laquelle je suis incapable de me représenter le personnage du photographe.

Dans mon premier jet, je préfère ne pas décrire son départ pour l'aéroport. Ni m'attarder sur son passage à l'enregistrement, sur les regards qu'il a pu lancer alors qu'il patientait dans la salle d'attente, pas plus que sur son embarquement

avec les autres passagers. De sorte qu'il se retrouve d'emblée dans l'avion à destination de Cracovie, au dernier rang de la classe économique, comme à son habitude.

En revanche, je décrirais bien en quelques phrases la raison psychologique qui préside à ce choix de place-là – au fond de l'avion, côté couloir. Depuis qu'il est jeune, il souffre d'une légère claustrophobie. Si bien que, dans l'avion, de même que dans les restaurants, bars et cafés de pays étrangers, il se comporte toujours en chien de berger bien dressé ; il s'installe là où il peut bénéficier d'une vue dégagée dans toutes les directions, de façon à pouvoir assurer ses arrières.

C'est encore le cas aujourd'hui. Depuis son siège, il voit tout ce qu'il a besoin de voir pour se sentir en sécurité – les hôtesses de l'air et tous les autres passagers, ainsi que l'espace intérieur de l'avion dans toutes ses dimensions. Parvenu à plusieurs kilomètres d'altitude, un avion est pareil, selon lui, à la réalité d'un individu – inaccessible aux autres. Ce sentiment de sécurité est pourtant limité à l'hémisphère droit de son cerveau – l'hémisphère gauche lui rappelle, quant à lui, qu'ils peuvent tous mourir en une fraction de seconde, à la suite d'un danger venu de l'intérieur ou de l'extérieur de l'avion. Pour autant une telle fin ne l'effraie pas.

Ce qu'il appréhende, c'est de voler au-dessus de la mer, car il ne sait pas nager – pas sur plus de dix mètres. Dès qu'il apprend que c'est le cas, il commence à avoir peur, alors que si l'avion survole des hauts sommets montagneux ou des plaines immenses, il demeure tout à fait serein. Sa peur est donc complètement irrationnelle, sans rapport avec un réel danger de mort. D'ailleurs les phobies ne sont-elles pas toujours irrationnelles ? Sinon, de quoi aurait-on peur ? Puisque tout ce qui est rationnel trouve une explication évidente et acceptable.

C'est grâce à sa peur de l'eau qu'il a connu sa femme – ou, plus précisément, celle qu'il allait épouser. C'était au cours de son premier vol international, entre l'Europe et l'Amérique centrale, il y a seize ans. Dès que l'avion, qui avait décollé de



Paris, avait survolé l'océan dans la nuit noire, il avait subitement pris conscience qu'il ne savait pas nager. Il paraissait si angoissé que la femme noire, assise à côté de lui, s'en était rendu compte et lui avait discrètement effleuré la main. Alors il lui avait expliqué qu'il venait d'un pays aux milliers de lacs et qu'il avait grandi au sein d'une communauté ayant foi en la prière ; malgré cela, il craignait que l'avion n'échoue au fond de l'océan, et lui également, en raison de son incapacité honteuse. « Vous avez peur de mourir car vous ne savez pas nager, c'est ça ? » lui avait-elle demandé. Ainsi avait démarré une conversation qui allait durer toute la nuit.

Un mois après, ils étaient mariés, et, neuf mois plus tard, ils avaient un fils. Après le baptême, il avait revu sa femme trois fois. La première, durant une semaine, lorsque leur fils avait six mois, la deuxième, pendant un mois, lorsque celui-ci avait un an ; la troisième fois, c'était pour l'enterrement de la jeune femme. Il savait qu'il ne reviendrait jamais plus, même pour l'enfant. De toute façon, le petit garçon avait déjà une famille qui prenait soin de lui – ses grands-parents maternels.

Le photographe a refoulé cet épisode de sa vie – comme on range une pellicule dans une boîte. Il ne lui en reste qu'une unique photographie, celle où sa femme et son fils sont sur un chemin brumeux, un matin, dans leur pays. Tous les autres clichés – chaque fois qu'il en déroule le film – apparaissent entièrement noirs. Son esprit avait-il œuvré seul, faisant le choix d'une sous-exposition par instinct de survie ? Ou ne s'agissait-il que du sort réservé à une vie conjugale, qui avait été plus illusoire que réelle ? À l'époque, il y a fort longtemps, il considérait que les différences culturelles expliquaient tout. Aujourd'hui, il pense autrement : je ne suis pas fait pour le mariage, avec personne, nulle part – impossible pour moi d'assumer cette situation, se dit-il.

Plutôt enclin au sarcasme, il a survécu. Cette photo de sa femme et de son fils accrochée dans son bureau l'y a aidé. Matin et soir, alors il se recueille devant, priant pour que sa vie et ses sentiments demeurent inchangés, et le regard calme

de sa femme – qui tient leur fils innocent dans ses bras – le soutient dans sa requête. C'est ainsi qu'il a pu conserver une sérénité d'esprit et de cœur durant quinze ans. Aujourd'hui, toutefois, un souffle nouveau l'a brusquement traversé – venu d'une femme inconnue. À présent, dans l'avion, au-dessus de la mer Baltique, ce même souffle fait resurgir le souvenir qu'il garde du jour où la photo a été prise. Il était reparti peu après et n'était jamais revenu une seule fois ensuite pendant la maladie de sa femme. Ce matin, pour la première fois depuis quinze ans, il a oublié cette photo de sa femme et de son enfant.

Je ne sais pas si je lui ferai se rappeler une énième fois que, dans un autre pays, la maladie de sa femme aurait été dépis-tée à temps et qu'une opération aurait pu changer le cours des choses. Pas sûr qu'il veuille y repenser maintenant. Il est plus probable qu'il ait envie d'interrompre là ses réflexions et de jeter un œil sur les autres passagers.

À vous voir, on dirait que vous êtes des anges et cependant vous portez tous en vous une histoire triste qui vous interdira l'accès au ciel.

C'est tout autant sa vision sarcastique de la vie que sa propre expérience des autres qui l'amène à penser une chose pareille. Et cette fois encore, comme toujours durant toutes ces années, il ne se laisse pas atteindre par le sentiment de culpabilité et l'émotion que pourrait provoquer en lui le souvenir de son fils – ou de celui qui, quinze ans auparavant, l'était. Le sentimentalisme est une chose futile, se justifie-t-il. Je ne peux rien attendre de personne, et surtout pas de mon fils, il est trop tard. De tels propos donnent de lui une image méprisable et nihiliste, il le reconnaît. Il ne croit pas l'être pourtant, il est seulement réaliste. C'est lui le père biologique, bien sûr, et il l'est à jamais. Le reste est plus compliqué. Le lien filial ne suffirait pas à effacer le passé. En plus, il est incapable de prendre l'initiative de le retrouver, il le sait pertinemment. Il se demande tout de même avec étonnement pourquoi il songe à son fils à cet instant précis.

C'est maintenant que l'hôtesse de l'air, en charge du fond de l'appareil, doit s'approcher de lui et lui demander s'il souhaite un autre verre de vin. Elle le lui sert, et le photographe le sirote, les yeux fermés. Lorsqu'il les rouvre, c'est pour se lancer dans une observation détaillée des passagers de l'avion; de leurs profils, oreilles, cheveux, épaules, ainsi que de leurs attitudes, ils feuilletent mécaniquement des brochures ou des journaux, fixent l'écran de leur ordinateur portable, discutent avec leurs voisins. Il réserve une attention toute particulière à ceux qui passent à côté de lui pour aller aux toilettes.

Ces gens l'intéressent car ils sont des inconnus pour lui, et lui-même en est un pour eux. Exister tout en étant inexistant, il considère cela comme un refuge dans la vie. C'est pour cela qu'il préfère travailler à l'étranger – il a réalisé presque tous ses projets artistiques en dehors de son pays, en Amérique latine, en Russie, en Espagne et dans d'autres pays européens. S'il a voulu partir, c'était pour éviter de se laisser enfermé dans la culture locale, au sens strict du terme, dans laquelle tout homme, artiste ou non, n'est qu'un pion au sein de la collectivité. Il se sent mieux ailleurs, là où il n'existe que pour et par lui-même – et ses photos, qui ne lui posent jamais de questions trop intimes.

Plongé dans ses réflexions, il ressent soudain un grand bonheur à être là où il est, en route vers Auschwitz. Là-bas, je serai en sécurité, se dit-il. Parce que personne n'y fait la même chose que moi. Il ferme de nouveau les yeux. Cette impression n'a rien à voir avec ses origines, il ne le croit pas. S'il se réjouit, c'est qu'il éprouve, malgré tout, des sentiments humains.

Le photographe somnole en écoutant les annonces du commandant de bord. Derrière ses paupières, il réfléchit à quantité de choses qui ne regardent que lui. Puis il jette un regard par le hublot et aperçoit des nuages roses. Il n'en a jamais vu de pareils ailleurs qu'à Cracovie. Alors qu'il les contemple, la plainte éternelle des victimes des camps se

met à résonner à ses oreilles, telle une prière infinie jamais exaucée.

L'avion atterrit. Il n'est guère indispensable de décrire les formalités à l'arrivée à Cracovie, car c'est la septième fois en moins de quatre ans que le photographe vient ici. Il suffit de l'observer en train de sortir du terminal ; il fait signe à un sympathique chauffeur de taxi, lui indique l'adresse, et en une demi-heure il rejoint le quartier juif de la ville.

Il a réservé une chambre dans un petit hôtel juif. Le patron, un homme à l'air sérieux et au nez busqué, le reconnaît et le salue des deux mains, sans dire un mot ; comme toujours, il lui tend simplement la clé. C'est cela justement qui plaît au photographe ici – personne ne lui demande jamais rien. Il monte au deuxième étage, entre dans la même chambre que d'habitude, pose sa valise sur le lit, enlève ses chaussures, se déshabille et va prendre une douche.

Quelques heures plus tard, il descend jusqu'à la Wisla, qui coule à proximité de l'hôtel. Sur la rive, derrière une petite barrière en béton, il contemple le mouvement bleu foncé de la rivière en crue, les familles qui bavardent le long du chemin de sable, les vieux qui jouent aux échecs sur les tables de pique-nique, profitant de la tiédeur du soir rougeoyant. Il fixe leurs visages ridés, devine les souvenirs qu'ils cachent, sans penser à rien ; il ressent un immense soulagement du fait d'être de nouveau ici.

Il remonte dans le quartier juif, tout est calme. Il longe des synagogues, de petites boutiques, un parc, traverse une avenue et poursuit sa route vers le centre-ville. Avant d'atteindre la grand-place entourée d'églises, il tourne dans une ruelle et entre dans un restaurant où il s'assoit à la table située dans le coin, à gauche.

Il y passe plusieurs heures. Dîne tout en dégustant une bonne bouteille de vin rouge. Il est aimable avec le personnel qui le connaît bien puisqu'il vient manger dans ce restaurant au moins une fois à chacun de ses séjours à Cracovie. Il aime la tradition – et ce depuis qu'il a entendu cette phrase

de l'écrivain catalan Eugenio d'Ors : « Tout ce qui n'est pas tradition est du *plagiat*. » Cette phrase absurde cache en fait une grande vérité. La tradition repose sur la répétition, et la répétition consolide et accroît la mémoire humaine. C'est pourquoi, dans les pays où il retourne à plusieurs reprises, il va toujours dans les mêmes restaurants, considérant même que c'est de sa responsabilité d'accomplir ce rituel : entrer dans la salle et s'emparer du même menu, l'ouvrir et choisir les mêmes plats, les mêmes vins, puis appeler le même serveur, qui sourit toujours de la même manière et pose les mêmes questions courtoises. Surtout, faire tout cela pour lui-même, se réjouir de retrouver des détails familiers, les couverts, les assiettes rayées, les taches sur les verres. Puis commander un dessert et une eau-de-vie accompagnée d'un café, tout en observant les autres clients, humer les dernières odeurs, avant de régler la note et de partir. Il ne connaît pas meilleure façon de passer une première soirée dans un pays étranger.

Pendant tout le repas, il n'a aucune pensée pour la femme espagnole, sa femme ou son fils, car il est à Cracovie – une ville au cœur brisé, vieux mais robuste, et qui gardera à jamais le souvenir des souffrances inhumaines qu'elle a dû subir.

Avant minuit, il paie l'addition et sort dans la nuit. La ville veille, silencieuse et sombre, rassurante.

Il me semble qu'à partir de là, il faudrait que je dramatiser un peu plus la situation ; décider, par exemple, que le photographe regagne son hôtel et qu'il monte se mettre au lit, mais qu'il ne réussit pas à s'endormir. Il a vécu une journée très particulière et une nouvelle page vient de se tourner dans sa vie, il le sait.

Le faire penser à la jeune femme espagnole, ou réfléchir au refoulement de la culpabilité qu'il a ressentie à l'abandon de son fils – ce fils bientôt adulte à présent –, alors que dehors les premières feuilles des arbres s'agitent dans le vent nocturne.

Mais cela m'est impossible, et pour deux raisons. La première, c'est que le photographe est habitué à ce poids qu'il

a sur la conscience. La seconde, c'est qu'il est à Cracovie et donc à l'abri, autant de son passé que de son avenir.

Aussi se dirige-t-il vers son hôtel d'un pas tranquille en ne pensant qu'à une chose, à son départ en train pour Oświęcim, à huit heures le lendemain matin.